

**Echanges verbaux emportés en  
situation académique**  
[*Verbal exchanges drawn academic  
experience*]

**IDA LUCIA MACHADO**

Doutora em Letras pela Université de Toulouse II, Toulouse, França. Professora da Universidade Federal de Minas Gerais – UFMG, Belo Horizonte, Minas Gerais, Brasil.  
[idaluz@hotmail.fr]

**RENATA APARECIDA TOLEDO FLORENCIO**

Doutora em Estudos Linguísticos pela Universidade Federal de Minas Gerais – UFMG, Belo Horizonte, Minas Gerais, Brasil.  
[reaparecidatoledo@yahoo.com.br]

## RÉSUMÉ

A partir de l'observation des réactions provoquées par la lecture d'une thèse qui, dans son ensemble, se proposait de traiter le phénomène du stéréotype qui souvent accompagne le regard que l'"autre" (le journaliste français) pose sur le Brésil, on voudrait réfléchir dans cet article sur le pourquoi de l'écllosion des échanges verbaux plutôt emportés, qui sont apparus lors de la soutenance orale entre deux membres du jury. On soutient hypothèse suivante: les mêmes stéréotypes peuvent susciter de différentes émotions chez de différents sujets-interprétants. En ce sens, pour le *sujet-professeur A*, les stéréotypes analysés ont semblé plutôt amusantes, sinon sympathiques: beau pays, joie de vivre, peuple aimable; néanmoins pour le *sujet-professeur B*, le même *corpus* a fait éclater des sentiments de révolte contre le regard que l'autre, l'*Etranger* portait sur les Brésiliens. On s'interrogera donc, à partir du cas de figure cité, sur le pourquoi de l'apparition de tant d'émotions contradictoires et sur le côté ambivalent des stéréotypes qui sont tantôt positifs, tantôt négatifs. La polémique, dans ce cas, peut être vue comme une modalité argumentative? Voilà en synthèse les points que notre article tentera d'approcher.

## Mots-clés

Analyse du discours ; Stéréotypes ; Sentiments ; Argumentation.

## ABSTRACT

*From the observation of reactions to the reading of a thesis that, in general, intended to address the phenomenon of stereotype that often accompanies the look the «other» (French journalist) poses for Brazil, we would consider in this article on why the outbreak of verbal rather carried away, which emerged during the oral presentation of two members of the jury. It supports the following hypothesis: the same stereotypes can arouse different emotions in different subjects-interpretants. In this sense, the subject-teacher A, analyzed the stereotypes seemed rather amusing, if not sympathetic: beautiful country, love of life, friendly people, however, the subject-teacher B, the same body has divided the sentiments of revolt against the eye than the other, the stranger was on the Brazilians. We shall therefore, from the cases cited, the reason for the appearance of so many conflicting emotions and side ambivalent stereotypes that are sometimes positive, sometimes negative. The controversy in this case, can be seen as a form of argument? This summary points in our article will attempt to approach.*

## Key-words

*Discourse analysis; Stereotypes; Feelings; Argumentation.*

## Introduction

On voudrait approcher tant soit peu la question des stéréotypes et de leur réception qui peut parfois réveiller certains “tabous” ou haines anciennes lors des échanges communicationnels d’une société donnée. Certes, on vit dans un monde où l’emploi d’un langage “politiquement correct” est chaque fois davantage exigé par les uns et par les autres. Mais si cette pratique est menée à tout bout de champ on ne court pas le risque de voir le mal où il n’existe pas? Ou de vouloir uniformiser toutes les interprétations que les différents sujets peuvent-ils avoir sur les différents discours sur le monde et surtout sur les différentes cultures de ce monde? L’acte communicatif peut être dangereux: souvent les mots se tournent contre ceux qui les ont employés, et les énoncés rectificatifs comme “pourtant je les ai dits [ces mots] avec la meilleure des intentions” sont difficilement acceptés ou pris au sérieux par le ou les partenaires d’une situation communicative. En effet, plus on avance nos études sur la communication, plus on se rend compte des difficultés que cela comporte.

D’une façon générale, on pense qu’à la base d’un acte communicatif il y a un *sujet-communicant*<sup>1</sup>, externe à cet acte qui a un projet de parole qu’il peut concrétiser sous la forme d’un énoncé. Cet énoncé entre dans le circuit d’un monde formé par des mots (ou par des signes plus ou moins variés). Il porte en soi le “tu” d’un *sujet-destinataire* idéalisé par le *sujet-communicant*. On ne communique pas de façon aléatoire, mais dans un désir d’atteindre l’autre d’une certaine façon, de le faire suivre nos idées, de lui apprendre quelque chose, de l’empêcher de faire ceci ou cela, de le faire rire, de le provoquer, voire de l’agresser mais aussi dans un désir de nous convaincre sur le bien-fondé de nos mots, l’autre n’étant parfois qu’un prétexte pour l’échange communicatif. Bref, tous les actes que les *sujets-communicants* du quotidien adressent à leurs partenaires, les *sujets-interprétants*, le long de leurs journées et de leurs vies, changent en fonction de ces derniers. On lance un défi, quand on s’adresse à l’autre: ira-t-il suivre le fil de nos raisonnements? Si oui, dans quelle mesure: cent pour cent, cinquante pour cent, vingt pour cent, dix pour cent ou rien du tout? Communique-t-on pour se convaincre ou pour convaincre l’autre, le *sujet-interprétant* ou récepteur (soit-il lecteur, auditeur ou spectateur)?

Le chemin entrepris par un simple acte de langage<sup>2</sup> est compliqué et sa trajectoire est semée d’embûches. Car, on ne communique pas sans faire

---

1 On suivra ici la « distribution » ou division opérée par Charaudeau pour expliquer la complexité d’un *acte de langage*, dans le livre *Langages et Discours* (1983) où le théoricien propose une méthodologie communicationnelle d’analyse du discours.

2 On utilisera ici sans avec la même acception « acte de langage », « acte communicatif » ou « acte de communication ».

entrer dans nos actes de langage nos idéologies politiques, les sentiments que l'on éprouve par rapport au sujet traité, à notre interlocuteur, au monde qui nous entoure. Et l'acte de langage dépend aussi de la santé (physique et mentale) de son énonciateur, des degrés de sympathie ou manque de sympathie qu'il éprouve pour son interlocuteur, de l'endroit où l'acte de langage a lieu, de la situation qui est à sa base, entre autres. Il y a toute une série de petits "riens" qui entourent sa mise en place et qui contribuent pour qu'un acte de langage soit bien accepté, mal accepté ou ne soit pas du tout accepté par celui à qui il se destinait.

Dans les locaux académiques voués aux études langagiers, la communication devait être plus aisée, plus transparente: en fin de compte elle est censée se passer entre studieux du langage, qui connaissent les multiples ficelles des genres qui font leur objet d'étude et de travail. Oh que non: c'est là que le bât blesse. Rien n'est facile dans un milieu où l'on se penche sur l'étude des Lettres soient-elles modernes ou classiques, vues sur la perspective d'une linguistique discursive: de différentes interprétations fusent, lorsque les sujets abordés touchent à certains points névralgiques dans les représentations mentales des interlocuteurs, des points liés à des circonstances diverses, qui peuvent éveiller chez eux des souvenirs anciens ou plus ou moins récents, liés à des sentiments divers. Ces sentiments ne vont pas sans évoquer les idéologies, les croyances ou les opinions politiques de chaque être qui communique, ou en d'autres mots: à la vision que cet être fait de l'autre, cet autre toujours énigmatique et toujours menaçant.

C'est justement en songeant à ce problème, et pour avoir observé de près une discussion engageant des opinions contraires sur un phénomène langagier, discussion qui a eu lieu dans un contexte académique – celui d'une soutenance de thèse – que nous avons décidé d'écrire cet article. Dans un premier temps nous présenterons le cas de figure que nous l'a inspiré, sans évidemment nommer les participants des échanges verbaux plutôt emportés: ils seront ici cités comme *sujets-professeurs A et B* et l'étudiante comme *sujet-doctorant*. Plus que l'identité de ces partenaires communicatifs, ce qui nous a attiré l'attention, a été plutôt le phénomène langagier qui était à la base de la polémique: la notion de stéréotype. Cela nous mènera, dans un second temps, à poser – de façon panoramique – quelques considérations sur les stéréotypes, vus par les théories discursives avec lesquelles nous travaillons. En effet, c'est quoi un stéréotype ? Et quel type de stéréotype peut-il susciter des réactions si vives dans un local où l'entente (ou au moins un semblant d'entente) devrait dominer, sans le déclenchement des passions ou des émotions si "colorées" ? Celles-ci et l'éclosion des sentiments antagoniques constitueront une troisième partie de l'article. Finalement, nous

irons au long de ces quelques pages, tenter de mieux cerner le phénomène du stéréotype et le pourquoi de l'apparition d'émotions si diverses qu'il a provoquées, dans une situation où cela n'était pas attendu. L'hypothèse qui est à la base de cet article est que le regard que l'autre pose sur une certaine culture flotte toujours entre deux pôles bien opposés: une sympathique naïveté, teintée pourtant d'un zeste de perversité.

On arrive ainsi à l'*autre* et au défi qui consiste à le comprendre, à saisir sa pensée et sa façon de vivre. Néanmoins, la polémique engendrée par le thème que nous intéressent ici ne nous semble pas négative, à partir du moment où il est approché par une analyse du discours communicationnelle associée à des théories argumentatives. On essaiera d'expliquer ce point de vue dans le segment dédié à nos conclusions.

## 1. Un cas de figure

L'*affaire* qui nous a conduites à produire cet article a eu lieu en 2011, lors d'une soutenance de thèse, dans une faculté des lettres du Brésil. Mais il faut de prime abord que nous expliquions comment sont réalisées les soutenances de thèse dans ce pays.

Le Brésil est un pays aux dimensions continentales et par voie de conséquence, les rituels qui composent la soutenance de thèse peuvent contenir de petites différences d'un état à l'autre, d'une Université à l'autre. Nous irons nous intéresser ici aux points communs que se répètent dans ces rituels. Un doctorant présente un travail écrit sur un thème précis, inséré dans un domaine de recherche précis et, généralement, le directeur de thèse invite quatre ou cinq professeurs (tous docteurs) pour former le jury de soutenance. Il est fort désirable aux yeux des organismes boursiers qui régissent la recherche au Brésil, qu'au moins deux de ces professeurs appartiennent à un autre programme de 3<sup>e</sup> cycle que celui d'où procède le doctorant et son directeur d'études. Pour prévenir une éventuelle absence d'un des membres du jury, le directeur de thèse invite deux autres professeurs considérés comme "remplaçants" des premiers: encore ici, l'un d'eux forcément devra appartenir à un autre programme de 3<sup>e</sup> cycle que celui du doctorant (et de son directeur de thèse). Une soutenance de thèse avec un jury de quatre professeurs (outre le directeur de thèse et, si c'est le cas, le sous-directeur ou codirecteur) a une durée minimale de trois heures pouvant même arriver à cinq ou six heures! Cela commence par la présentation du travail, réalisée par le candidat (de trente à quarante minutes). Ensuite, après être présentés au public par le directeur de thèse ou par le président

du jury (selon les différents Programmes) chaque professeur membre du jury donne son opinion sur le travail écrit (qu'il a normalement reçu chez lui environ un mois avant la date de la soutenance orale), présente les points positifs et les points non-positifs de celui-ci et pose des questions au candidat, qui s'efforce de les répondre. Ce même procédé est répété par tous les membres du jury, sauf par le directeur de thèse qui doit être tout à fait d'accord avec les dits et écrits de son doctorant (au moins en principe), mais qui peut trouver intéressant et même approuver une remarque bien posée par un des membres du jury – ou non. Généralement cela se passe sans grands heurts, même si le moment est vécu avec une certaine angoisse par le candidat et, par voie de conséquence, par son directeur (cela dépend du caractère des ceux-ci et des rapports intellectuels qu'ils ont tissés au long des quatre ans de recherche et écriture du travail final). Ensuite, le public sort de la salle de soutenance et le jury délibère sur la note ou la mention à attribuer au candidat, qui revient à la salle, avec le public, pour écouter – tous debout – le résultat du jugement.

Jusqu'ici et, selon nos connaissances, on pense n'avoir rien décrit que ce soit étranger aux soutenances orales de thèse réalisées en France, à une exception près: le *rapport préalable* concernant la validité ou non du travail à être soutenu, qui doit être rédigé par les membres d'un jury français, avant la soutenance orale. Ce rapport écrit précédent à la soutenance orale de la thèse n'est pas exigé dans la faculté que nous sert d'exemple. D'ailleurs, ce rapport peut exister ici ou là au Brésil mais, en tout cas, on ne le voit pas dans la majeure partie des facultés que nous connaissons, jusqu'à présent.

Mais en oubliant le *rapport préalable de thèse*, il faut préciser que la ressemblance entre le rituel oral de soutenance de thèse brésilien et français peut être expliquée par la liaison culturelle que les deux pays ont toujours maintenue et cela depuis l'époque de l'Empire brésilien<sup>3</sup> jusqu'aujourd'hui<sup>4</sup>. Ceci dit, passons à notre cas de figure, présenté sous forme de narrative.

Le sujet-doctorant (dorénavant SD) a soutenu une thèse sur *l'Année du Brésil en France* (2005) et voulait étudier en tant que phénomènes langagiers, l'éclosion des stéréotypes qui ont été produits par un certain type de

---

3 Qui a duré du 7 septembre 1822 au 15 novembre 1889.

4 Il faut rappeler que les Portugais – qui ont transformé les terres brésiliennes dans une vaste colonie de 1500 jusqu'à 1822, avaient déjà une forte liaison avec la France, où étaient envoyés pour y faire des études les fils des nobles et des bonnes familles bourgeoises. Il est donc naturel que les Brésiliens aient hérité cela de leurs ancêtres européens. En ce qui concerne l'Europe, outre les Portugais, le Brésil a reçu après son indépendance du Portugal, un grand nombre d'immigrés Italiens, Syriens, Libanais, Allemands, Hollandais, Japonais entre autres. L'amitié culturelle du Brésil avec la France s'est fructifiée surtout dans les trois derniers siècles, même si les années de plomb (la dictature militaire au Brésil, de 1964 à 1982) aient sans aucun doute, fortement nuit tous les échanges culturels des Brésiliens avec d'autres pays plus libres que le leur dans cette période.

presse française (*Paris-Match*, *Votre beauté*, *Elle*) dans une série de reportages réalisés au Brésil dans cette période. Les journalistes n'ont pas pu (ou voulu) échapper de la solution commode des stéréotypes pour décrire le pays. Or, ce phénomène langagier contient une partie de vérité, une partie due à la vision rapide et subjective du journaliste, qui correspond pourtant, à la vision collective que le peuple français – et surtout les lecteurs des magazines comme les trois ci-dessus – ont du Brésil. Pour faire bref: le pays du soleil, de la joie de vivre, peuplé par de beaux hommes et de belles filles, tous aimables et souriants, le pays où l'on pratique plus que nulle part ailleurs de la culture physique, la gymnastique évidemment, mais aussi le pays qui détient le palmarès de plus grand nombre des chirurgies esthétiques considérées déjà “normales” dans la vie de ce peuple. Le SD, à partir de ce *corpus* a approché le phénomène du stéréotype du point de vue des méthodologies communicationnelles de l'analyse du discours et de l'argumentation, mais sans s'occuper des idéologies politiques de l'un et de l'autre pays: cela ne faisait pas partie de ses objectifs et le SD l'a bien précisé. Or, l'un des participants du jury, le linguiste pour nous nommé *sujet-professeur B* (dorénavant SPB) a vigoureusement protesté non contre la façon par laquelle le SD avait conduit son raisonnement scientifique mais contre le contenu du *corpus* employé: en effet, pour lui, les journalistes français, comme représentants de la France, ne prenaient pas au sérieux le Brésil; cela lui a semblé assez grave, puisque le pays a énormément progressé dans le monde économique actuel, après les huit ans du gouvernement du Président Lula<sup>5</sup>. Selon ce sujet, les Français ne sont plus en mesure de nous donner des leçons et devraient se garder d'avoir des attitudes colonialistes à l'égard de notre pays. Il a aussi profité l'occasion pour se plaindre de la grande influence que nous, professeurs brésiliens analystes du discours, subissons depuis longtemps des théoriciens français du discours. Toujours selon lui, on avait déjà fait nos preuves et nous pourrions être indépendants non seulement dans le domaine de l'économie mais aussi dans le domaine intellectuel. Enfin, la vision de toutes ces images stéréotypées du Brésil rassemblées dans la thèse, l'a bien choqué, car elles insistaient sur le comportement futile du peuple brésilien et oubliaient tous les acquis du Brésil en tant que pays émergent. Le sujet-professeur A (dorénavant SPA) qui était la directrice de la thèse

---

<sup>5</sup> Lula, comme est connu le Président Luiz Ignacio Lula da Silva, a gouverné le Brésil de 2002 à 2005 et puis, réélu par un second mandat, de 2006 à 2010. Pendant son gouvernement il a effacé la grande dette du Brésil avec le F.M.I., a inclus dans son programme de gouvernement de l'aide aux plus démunis et a porté le pays à un grand développement industriel et économique, jusque là inconnu ou très mal pratiqué par les gouvernements précédents. Pour mieux comprendre son gouvernement on envoie le lecteur à l'article de Machado, Ida Lucia, publié dans le numéro 7 (octobre 2011) de la revue *Argumentation et Analyse du Discours*, du groupe ADARR, dirigé par Ruth Amossy.

s'est sentie dans l'obligation de défendre son étudiante. Mais, ce faisant, elle s'est égarée dans son chemin et a pour ainsi dire, accepté les propos de son collègue comme autant de provocations ; elle a donc incorporé un *sujet-interprétant* différent de celui de son collègue: en effet, pour le SPA, dans le *corpus* base de la discorde, il y en avait certes des stéréotypes exagérés mais il en avait aussi d'autres plutôt sympathiques : les Français tout en nous prodiguant des éloges, soulignent nos points positifs: l'amabilité, la joie de vivre, l'optimisme, autant de qualités qui leur faisaient défaut d'où un certain enchantement devant un beau pays ensoleillé et amical comme le nôtre. Ce sujet a mis en valeur les axiologiques valorisants contenus dans les énoncés médiatisés, même s'ils étaient présentés sous la coupe du stéréotypage. Bref: d'un côté, on avait un professeur qui voulait écarter d'une fois par toutes la vision colonialiste que certains Français ont encore à l'égard du peuple brésilien; de l'autre côté, on avait une professeure –sympathisante de gauche, comme le premier- et qui comme lui aussi (et comme tant d'autres Brésiliens) avait des racines européennes. Il faut préciser que si le SPB est professeur de linguistique, le SPA est professeure de français et d'analyse du discours aux tendances françaises et qu'elle a tenu à affirmer –et cela pendant la “joute verbale” qui s'est rapidement instauré autour du thème “pour” ou “contre” la France – qu'elle pratiquait son métier par amour et par identification aux anciennes valeurs françaises: Liberté, Egalité et Solidarité. Précisons également que SPA, plus âgée que son jeune collègue SPB se sentait redevable à la France où elle avait connu le goût de la liberté de vivre et de penser à l'époque où la gauche de son pays natal était écrasée par la dictature militaire, tandis que, vis-à-vis des pays victimes de dictatures, dans le monde, la France assumait avec brio le rôle de patrie où l'on prônait la défense des Droits de l'Homme.

Le curieux des échanges verbaux violents entre les deux professeurs – qui sont des bons collègues dans la vie– peut être localisé dans les sentiments de *nationalisme et préjugé* (Braud, 2007) tous les deux soutenus par l'esprit critique exacerbé de SPA et de SPB dans leur interprétation ou réception (passionnelle) d'un simple cas de stéréotypage. En voici pour l'anecdote.

On se gardera de donner raison à l'un ou l'autre des professeurs belligérants: sans doute l'avaient-ils tous les deux, chacun selon ses subjectivités, ses vies (présentes et passées), ses luttes pour survivre dans le monde académique ou dans le monde tout court.

Mais une soutenance de thèse, on le croit bien, doit être *a priori* plutôt sereine, et même quand les inévitables critiques apparaissent, elles doivent être exposées et reçues plutôt de façon positive. Il ne convient pas que l'instance énonciative qui donne lieu à la soutenance publique se transforme en arè-

ne entre intellectuels qui sont pour ou contre la France. Et pourtant... les stéréotypes peuvent se révéler des ennemis du bon sens.

Dans le prochain segment, nous présenterons, de façon panoramique, quelques réflexions sur le phénomène et sur “sa vie” dans certains médias français.

## **2. Quelques réflexions sur la construction linguistique-discursive du stéréotype médiatique**

Le *sujet-communicant-journaliste* qui regarde et commente ce qu’il voit ou écoute en fonction de ces éventuels lecteurs est toujours pris « entre le marteau et l’enclume » (CHARAUDEAU, 2005, p. 148), c’est-à-dire, il sait qu’une argumentation ne touchera pas son lecteur si elle ne touche pas également l’affect de celui-ci. Le voilà donc tiraillé entre la crédibilité et la captation, ce qui le mène souvent, à adopter des modes de raisonnement qui seront à la fois “*simples et motivants*” (CHARAUDEAU, 2005, p. 148). Dans notre monde moderne, le temps est devenu une valeur rare : il faut écrire vite pour être publié dans un véhicule imprimé d’information quotidienne ou hebdomadaire – le journal ou le magazine – si bien qu’il faut simplifier le compliqué, sinon on perdra le lecteur, qui ira chercher l’abrégé des nouvelles dans un autre véhicule d’information comme, par exemple, le journal *via* Internet.

Le *sujet-communicant-journaliste* cherchera ainsi des raisonnements simples pour exprimer ses pensées en songeant aux moyens de faire accrocher le lecteur à ses écrits, et cela le mènera à employer des idées-clés bien marquées pour faire le lecteur ou le sujet-récepteur *ré-orienter* son propre jugement (*procédés de restriction*) ou le faire oublier ou ignorer qu’il existe d’autres possibilités d’atteindre la nouvelle lue (*procédés d’alternative*) (CHARAUDEAU, 2005, p. 148-149). Certes, l’utilisation d’idées-clés bien évidentes sert à produire des effets de généralisation, de particularisation et de simplification, car elle pointe vers la construction du phénomène du stéréotype ; mais il faut convenir que le choix et l’application de ces procédés dévoilent, par le moyen des marques de subjectivité, une image personnelle que le sujet énonciateur laisse transparaître discursivement dans le cas qui nous interpelle.

Pour mieux expliciter notre raisonnement, arrêtons-nous un peu sur le concept de *totalisation* ou de *quantité totalisante*, proposé par Charaudeau (1992, p.268). Selon le théoricien, “avec des êtres dénombrables, la *totalisation* signale que tous les éléments d’un ensemble considéré sont pris en compte sans exception”. Or, si l’on applique ce concept au stéréotype, on

verra, en suivant Pereira (2002, p. 43) que celui-ci représente “une image trop généralisée que l’on possède déjà et que l’on applique à un groupe d’individus ou aux individus qui font partie de ce groupe”<sup>6</sup>. En somme, on prend l’individuel pour le collectif : si un Brésilien est vu et photographié par un journaliste français de *Paris-Match* en train de faire de la gym, dans une plage de Rio, il passe à représenter “le” Brésilien ou “tous les” Brésiliens du pays, étant donné, en effet, qu’il ne s’agit que d’un cas isolé, mais qui a été figé pour toujours par un appareil photo qui divulguera cette image par le moyen de la presse écrite française. Donc, si un Brésilien est un Adonis noir, tous les Brésiliens seront des Adonis noirs. Bien que, dans ce cas, l’image soit plutôt flatteuse, il faut songer au fait qu’ainsi faisant, le *sujet-communicant-journaliste* ou le *sujet-communicant-photographe-journaliste* s’est servi d’une image réduite de l’autre. Cette image peut donner origine au préjugé car elle ignore les particularités de la culture et de la vie de cet autre.

En suivant encore Charaudeau (1992, p. 267-268), dans le *corpus* analysé par SD, on peut observer à maintes reprises ces marques de *totalisation*. Les plus évidentes se trouvent dans l’emploi récurrent de “les” et “tout (e)” et dans les associations lexicales. On reproduit ici deux cas de figure:

(i) Adeptes du naturel pendant la journée, le soir, les Brésiliennes aiment illuminer leur peau caramel d’un nuage de poudre scintillante, qui matifie et embellit en même temps. (*Votre Beauté*, n° 786, 2005, p. 66).

(ii) [...] les Brésiliennes sont les plus souvent très “mailhade”, comme on dit là-bas, c’est-à-dire, sculptées par le sport et la gymnastique. (*Votre beauté*, ib, p. 69)

Comme on peut le remarquer, (i) et (ii) montrent que les stéréotypes sont construits à partir de la vision d’un *sujet-communicant-journaliste-français*. Il faut reconnaître que le raisonnement de ce sujet est assez simplifiant, parce que ni toutes les Brésiliennes ont la peau couleur caramel<sup>7</sup>, ni toutes portent du maquillage et quand elles le portent ce n’est nécessairement pas celui qui est décrit en (i)! Il y a des Brésiliennes qui aiment faire de la gym et d’autres pas, comme partout dans le monde. Pourtant, (i) et (ii) donnent une jolie représentation de quelques unes des femmes brésiliennes, il faut convenir : cela est toujours amusant.

Mais il y a quelque chose qui cloche : (i) et (ii) contiennent *trop* d’éloges. Sous ceux-ci, il peut exister des implicites dénotant des préjugés qui pointent

<sup>6</sup> Ce nous qui traduisons.

<sup>7</sup> La Brésilienne est le fruit d’un métissage très varié. Ainsi il y a des Brésiliennes très blondes, d’autres plus brunes, des noires, des rousses, etc., etc., etc. Il n’y a pas un seul type de Brésilienne, cette entité « la Brésilienne » n’est qu’un mythe créé par...les Européens, on veut bien le croire.

vers une représentation de la femme comme un objet. Ainsi, des stéréotypes de la sorte contiennent une vision perverse des habitantes du Brésil vues comme un tout: ce ne seraient que des filles un tantinet écervelées:

(iii) Il est normal de se faire opérer comme on va chez le coiffeur. Des filles de 15 ou 16 ans y passent. Elles se rendent chez le chirurgien le lundi pour être plus belles à la fête du samedi suivant... (*Match du Monde* n° 1, mars-avril, 2005, p. 78)

ou alors des *belles plantes*, sans plus. *Mutatis mutandis* force est de convenir que la Brésilienne du XXI<sup>e</sup> siècle continue à recevoir le même regard que le premier colonisateur français a posé sur elle au XVI<sup>e</sup> siècle, à l'époque où Villegagnon a voulu ici construire la France antarctique.

Mais, est-ce qu'on ne court pas à la paranoïa si l'on considère que (i), (ii) et (iii) ne sont que le fruit d'un regard colonisateur adressé aux femmes brésiliennes? Peut-être. En revanche, considérer ces énoncés comme "sympathiques" sans plus, nous semble maintenant un raisonnement trop innocent. On risque de tomber dans le mythe du "bon sauvage" à la vieille mode de Rousseau. Et, force est de constater que le Brésil des années de la colonisation portugaise, des terres convoitées par les Européens en général et par les Français en particulier<sup>8</sup>, est bien loin dans la nuit des temps. Le pays a évolué et comment!

Voyons un autre exemple issu également du *corpus* de SD:

(iv) Joie de vivre, musique, caïpirinha...[...] Comment résister à un pays où chaque jour est une fête et l'occasion d'une célébration : hier, l'anniversaire de Toquinho, célèbre chanteur de bossa, demain celui du premier concert de chorro ou le jour de la Vierge Noire du Brésil...Le carnaval semble ne jamais s'arrêter (*Elle* n° 23, mai 2005, p. 166).

Le regard naïf des Français et leur conception de "fête brésilienne" peuvent-ils être pris si au sérieux, comme SPB l'a fait? Car (iv) montre un regard tellement ingénu voire enfantin, dans l'opinion de SPA. Mais si (iv) a été considéré amusant pour SPA cela a été fruit d'un regard ironique de la part de ce professeur.

En tant que stéréotype (iv) montre également une forte présence de la *totalisation*; en plus, l'énoncé comporte des erreurs grossières<sup>9</sup> : la fête en hommage à la Notre-Dame noire du Brésil est bien loin dans le calendrier, de celle du Carnaval, à proprement parler! Celui-ci se passe aux mois de

8 A ce propos, voir le roman *Rouge Brésil*, de l'écrivain français Jean-Christophe Rufin qui en mêlant fiction et réalité, décrit les vains efforts des hommes envoyés par Louis XIV au Brésil dont le but était de s'emparer de nos terres et les transformer dans une nouvelle colonie française.

9 Et on ne parle même pas des absurdes contenus dans (iii) !

février ou mars, selon le calendrier chrétien; tandis que la fête de la Vierge Noire est réalisée toujours le 12 octobre. Et dans la plupart du pays ce n'est qu'un jour férié entre autres: il n'y a que les catholiques qui le regardent comme un jour spécial où l'on va à la messe. Et aller à la messe ce n'est pas une fête, au moins dans le sens de la joyeuse "fête carnavalesée" proclamée par les Français. Ni tous les chanteurs de *bossa-nova*<sup>10</sup> sont fameux, voire connus à nos jours, et même le dénommé *Toquinho* n'est pas si célèbre comme l'énoncé français laisse croire. Le rythme intitulé *choro* (la graphie correcte est avec un seul "r") est connu mais ce n'est qu'un air de musique parmi tant d'autres ! Bref, la description de (iv) est *trop* euphorique pour être vraie.

Revenons à l'interprétation de SPA: pour elle tout cela n'a pas posé de problèmes: le Brésil continue à être dans l'imaginaire français, le pays de la joie de vivre, de la bonne musique, de la fête. D'ailleurs tous les professeurs de français langue étrangère le savent bien et ont appris à relativiser ces opinions si simplettes, d'autant plus que après quelques verres de la boisson nommée "caïpirinha" engloutis par les Français qui viennent chez nous tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... les Brésiliens le savent et s'en moquent sous cape...

Quoi qu'il en soit, la polémique s'est donc instaurée entre SPA e SPB. L'interprétation "optimiste" de la première a été contrecarrée par la vision "pessimiste" du second: pour lui, aux yeux des Français, rien de ce que l'on construit chez nous ne semble positif. L'idée de fête qui ne s'arrête pas, s'oppose naturellement, à celle du travail sérieux. Là, le SPB a sans doute raison, car "fête" est un axiologique positif qui pointe vers **p**; "fête qui ne cesse pas" est non-positif et pointe vers **non-p**... et cela conduit à une vision dantesque, d'un pays peuplé par de fous irresponsables.

En effet, si l'on veut faire l'éloge du pays qui reçoit l'hommage de la France peut-être serait-il nécessaire d'abandonner de temps en temps les modes stéréotypes et regarder de plus près les avancements intellectuels et politiques de la nation à qui on rend hommage.

Mais là, on retombe dans un autre impératif: il faut qu'une certaine presse fournisse à ses lecteurs ce qu'ils en demandent. Les lecteurs de *Votre Beauté*, *Elle* et *Paris-Match* préféreraient évidemment, voir dans les reportages commémoratifs de l'année France/Brésil, des photos et dénoncés superficiels sur un joli endroit touristique: un pays de rêve, coloré, beau,

---

10 Rythme qui a eu son moment de gloire dans les années 60, 70 ; aujourd'hui pour les jeunes du pays, cela appartient au passé ! Mais les Etrangers qui aiment la (bonne) musique brésilienne, comme certains Français qui nous visitent sont encore attachés à cette représentation musicale, à l'image de quelques intellectuels et érudits brésiliens. La *bossa nova* « n'est plus tendance », comme on dirait dans un magazine français comme *Cosmopolitan* ou *Glamour*, mais elle a toujours ces adeptes, car c'est sans aucun doute une de plus belles trouvailles brésiliennes en ce qui concerne un rythme musicale.

insouciant, peuplé par des gens agréables. La presse se fait le miroir de ses lecteurs. Certes, elle leur renseigne tant soi peu sur le pays mais en suivant certaines consignes faciles à décrypter par ses lecteurs habituels. Si des professeurs brésiliens ont pris la place de ces lecteurs français en tant que *sujets-interprétants*, rien de plus normal qu'ils fassent appel à des raisonnements critiques: les professeurs brésiliens, rappelons-le, ne correspondent pas au lecteur-cible des magazines cités. Ce ne sont donc que des *tiers*, introduits dans un dialogue qui n'était destiné à eux, mais qui devait se passer entre le duo *magazine français & lecteur ou lectrice française*. Curieusement, en ce sens, on ne peut pas, non plus, critiquer la façon stéréotypée de décrire le Brésil faite par ces véhicules médiatiques. Ils ont répondu aux attentes de leur public. Qui n'est pas le même de *Libération* ou du *Monde*...

Quoi qu'il en soit, l'appréhension d'un stéréotype ne doit pas être prise dans une perspective "négative" ou "positive". Il faut prendre en compte l'interaction de l'énoncé stéréotypé avec l'image que chaque énonciateur a de soi-même...et de l'autre. Et tenter ne pas tomber dans des conflits passionnels. Cela est facile à dire mais difficile à mettre en pratique, comme nous montrerons dans le prochain segment.

### **3. Brève analyse de quelques passions contenues dans les dits de SPA e SPB**

On voudrait parler ici des passions qui peuvent ébranler une bonne entente entre collègues: on approchera donc des sentiments tels que la peur de l'autre, le ressentiment, l'amour de la patrie, le désir d'identification, les préjugés et les phobies collectives. Pour ce faire nous suivrons les pas de Marc Angenot, Ruth Amossy (2008) et Braud (2007) pour qui les sentiments ont une rhétorique propre et suivent les procédés que cette rhétorique préconise.

Commençons par le ressentiment. Dans certains discours, le ressentiment senti à l'égard de l'autre peut prendre la forme d'une "*dialectique éristique* sommaire" (ANGENOT, 2008, p. 89): celui qui l'éprouve, a également l'impression d'être la cible des erreurs anciennes qui n'ont pas encore été corrigées et si l'autre – dans ce cas on songe à l'entité "le Français" - assume un air méprisant, il est susceptible de faire déclencher rapidement ce type de sensation chez ceux qui se sentent observés, jugés. Cela explique l'éclosion de cette passion dans l'*affaire* qui nous intéresse ici. Le SPB avait raison de se sentir rabaisé devant le regard stéréotypé de l'autre, surtout parce qu'il a sans doute songé aux anciennes blessures nationales. On sait qu'une nation qui a souffert le joug de ses propres tyrans, de ses colonisateurs

(ou de ses envahisseurs), en garde le souvenir pour toujours. Or, quand cette nation (c'est le cas du Brésil à l'heure actuelle) se relève, elle exige réparation. Le sentiment de nationalisme, jusque là bafoué par l'autre, se réveille très fort. En plus, toute forme de "[...]" nationalisme prétend faire la promotion d'une indicible identité sacrée collective, d'une plénitude de différences admirables, d'une particularité pleine au nom de laquelle il justifie ses revendications politiques » (ANGENOT, 2008, p. 91). Et dans la foule des sentiments, le ressentiment occupe la première place. Curieusement, c'est lui "[...]" qui soude la communauté idéologique, la tribu identitaire dont la cohésion ne résulte que du ressassement collectif de griefs et de rancunes."

Donc, le regard que l'autre pose sur nous surtout de forme si stéréotypée à de quoi réveiller des griefs: c'est bien ce qui s'est produit dans l'échange verbal entre SPA et SPB. L'indignation du second n'était pas erronée et elle joignait le personnel au collectif d'un peuple. Pourtant, la première, tenait à minimiser le regard de l'autre pour deux raisons tout à fait personnelles : tout d'abord, car elle se sentait redevable à cet autre qui l'avait aidé à *re-construire* son identité divisée à un moment donné de sa vie; ensuite, parce qu'elle savait que dès que l'on déclare "la guerre" à l'autre tout ce qu'on a pu obtenir lors des échanges intellectuels et culturels risque d'être ébranlé. On voit que SPA s'est sentie à un moment donné sans force argumentative face à la rhétorique politiquement correcte prônée par SPB, justement parce qu'elle y croit, elle aussi, et elle la pratique, dans maints cas. Mais, non dans celui des banals stéréotypes extraits des banals magazines féminins et d'un magazine de droite français, des énoncés qui se prêtaient exclusivement à l'analyse discursive et argumentative réalisée par le SD et non à une discussion de fond politique. C'était celui au moins le but du travail de SD, qui n'a pas voulu approcher de plein pied la question idéologique. En ce sens, les mots d'Angenot (2008, p. 92) peuvent sans doute expliquer les sentiments qui perturbaient SPA:

Quoi que le prétendu dominant et ennemi héréditaire ait pu faire ou fasse, la rhétorique nationaliste le lui tiendra à grief. Cherche-t-il à imposer ses valeurs, sa bienfaisance, il a tort, il fait preuve de condescendance et complotte pour priver le peuple de son identité. [...] Prétend-il s'occuper d'eux, il s'immisce. [...] Aucune attitude ne peut satisfaire l'idéologie de ressentiments laquelle ne cherche qu'à retrouver en toutes circonstances des preuves de la malveillance des autres à son endroit.

Que faire donc? Le meilleur chemin se serait peut-être de chercher dans cet autre ce qu'il a de meilleur à offrir lors des échanges justes entre partenaires, mais sans laisser de côté la fierté nationale, récemment récupérée.

Dans tout cela, une chose est certaine: les stéréotypes formulés à l'égard de l'autre et de sa culture, de sa façon de vivre et de penser, sont imbus de préjugés. Reprenons l'étude réalisée par SD : un stéréotype est une pensée facile, économique; c'est un concept qui a été introduit dans le champ des sciences sociales par le journaliste américain Walter Lipmann, dans le livre *Public Opinion*, écrit en 1922. Pour l'auteur, les stéréotypes seraient tout simplement, des "images que l'on se construit dans nos têtes", acquises au long de nos vies. A partir de la conception inaugurale de Lippman, les études en psychologie sociale, ethnologie et sociologie se sont intéressées par le phénomène et on proposé, chacune à sa façon, une réflexion sur les rapports entre les groupes et ses membres, en prenant pour base la définition de stéréotype comme une image préconçue et cristallisée que l'individu construit (dans sa tête) par influence de son milieu social. Cette conception, vue dans une perspective négative, favorise la vision déformée de l'autre, et elle se trouve ainsi à l'origine des études sur les préjugés et la discrimination ; mais, vue dans une perspective positive, elle participe de la construction d'une identité sociale. Et c'était le point central sur lequel la thèse s'appuyait.

Comme on le voit, l'origine même du concept peut expliquer l'origine du conflit entre les SPA et SPB: chacun avait un regard, l'un pointant vers la perspective négative – et il était correct – l'autre vers la perspective positive et il n'était pas non plus erroné.

Les stéréotypes distillent donc des préjugés ou aident à les former. Certes. "Mais les préjugés qui les sous-entendent remplissent au moins une fonction positive: ils autorisent l'expression d'une opinion, si mal fondée qu'elle puisse paraître". (BRAUD, 2007, p. 283). Et pouvoir s'exprimer même si ce n'est pas d'une façon tout à fait gentille mène à la réflexion sur les complexités de la polémique. En ce sens, celle-ci nous paraît nécessaire, car elle évite le silence imposé et la "dépossession du droit à la parole" (BRAUD, 2007, p. 283).

#### **4. Quelques mots en guise de conclusion**

Comme nous n'avons pas ni le temps ni l'énergie cognitifs suffisants pour comprendre la complexité communicationnelle du monde qui nous entoure, nous avons une tendance à nous épargner et pour ce faire, nous développons des opinions, des attitudes ou des croyances basées dans des connaissances qui la plupart du temps, ne sont pas approfondies. Ainsi, le stéréotype est un moyen cognitif pour simplifier et rendre plus agile notre vision du monde. En ce sens, il appartiendrait à la même famille conceptuelle proposée par

Fiske et Taylor (1991): celle des “avares cognitifs”, par le moyen desquels on emprunte des raccourcis pour éviter des dépenses inutiles de temps et d'énergie pour comprendre et s'insérer, tant bien que mal, dans le monde communicationnel et sociale.

Mais, on ne doit pas être dupe: quand le stéréotypage mène à des généralisations incorrectes et indues, les choses se compliquent, et les idiosyncrasies et traits personnels qui étaient la griffe personnelle d'un individu tombent par terre et il passe à être vu en fonction du groupe auquel il appartient. Ainsi dans la joute verbale qu'à inspirée cet article, il faut dire que SPB s'est senti discriminé par la vision réductrice et stéréotypée que trois magazines français ont créée “pour faire hommage” au Brésil et de ses habitants, si bien qu'il a reçu le stéréotype comme quelque chose de maléfique. Et le SPA l'a vu comme un élément constructif dans les rapports du sujet à l'égard de l'autre et de soi-même. En décrivant tant bien que mal cet être “bizarre” – le Brésilien, le *sujet-communicant-journaliste-français* a montré non seulement la vision qu'il a de l'autre, celle qu'il désire passer à ces lecteurs ou lectrices, mais aussi *ses propres fantasmes* sur cet étranger qu'il s'efforce de capter. Et cela est toujours intéressant d'être étudié.

Quoi qu'il en soit, tout échange polémique contient toujours “une réaction au mot de l'autre” (GARAND, 1998, p. 235). Dans le cas observé, cela s'est produit par la réaction du SPB non pas face aux mots du SPA mais à cause des mots d'un tiers, en l'occurrence le ou les journalistes de *Votre Beauté, Elle* et *Paris Match* et leurs visions simplistes du monde brésilien.

Selon Amossy (2011, p. 26) la polémique peut être vue comme une modalité argumentative. La théoricienne rappelle les études d'Angenot (2008) sur la question. Par exemple, ce n'est pas toujours que l'argumentation a le but de persuader l'autre. On peut argumenter pour se persuader soi-même d'une “vérité” qu'on soutient ou pour faire un tiers adhérer à nos raisonnements. Pourquoi donc les humains argumentent-ils? La réponse<sup>11</sup> peut être trouvée chez Angenot (2008, p. 441) qui présente deux raisons pour ce faire: “ils argumentent pour se justifier, pour se procurer face au monde une justification [...] et [...] pour se situer par rapport aux raisons des autres [...], pour se positionner.”

On ose avancer que, peut-être, elle est bien là, la raison des mots éportés échangés entre les SPA e SPB: ils cherchaient tous les deux à se positionner face à l'autre (la France), à se situer face aux propos d'un tiers (le Français) et, ce faisant, ils n'ont pas pu cacher leurs passions. Ainsi l'échange que nous avons qualifié d'agressif n'en était pas un, en effet, c'est-à-dire, l'agressivité ou les passions n'étaient pas adressées à SD et à son thème de recherche, ni aux deux participants de la communication,

---

11 Selon Amossy 2008 : 30.

les deux sujets-professeurs, comme on l'aurait pu penser dans un premier temps. Ces échanges étaient tout simplement un moyen d'exposer des oppositions à une sorte de pensée stéréotypée de l'autre, mais sans vouloir la dissoudre: en ce sens le SPA et le SPB ont réussi, d'une certaine façon, à exposer des modalités argumentatives inespérées, tout en étalant une argumentation rhétorique par moyen de la polémique. Ce qui est toujours valable: leur polémique a pointé vers une réflexion sur le pouvoir et sur les ressources (inattendues) de l'argumentation.

### Références bibliographiques

AMOSSY, Ruth (2011), "La coexistence dans le dissensus. La polémique dans les forums de discussions" in AMOSSY, Ruth et BURGER, Marcel: *Semen* n° 31, *Polémiques médiatiques et journalistiques*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 25-42.

AMOSSY, Ruth & HERSCHEBERG PIERROT, Anne (2005) *Stéréotypes et clichés*. Paris, Armand Colin.

ANGENOT, Marc (2008). *Le dialogue de sourd. Traité de Rhétorique antilogique*. Paris, Mille et une Nuits.

ANGENOT, Marc (2008). "Le ressentiment: raisonnement, pathos, idéologie" in RINN, Michel: *Emotions et Discours*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 83-98.

BRAUD, Philippe (2007). *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*. Paris, Armand Colin.

CHARAUDEAU, Patrick (1983). *Langage et Discours*. Paris, Hachette.

CHARAUDEAU, Patrick (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.

CHARAUDEAU, Patrick (2004). "Tiers, où es-tu? A propos du tiers du discours", in CHARAUDEAU, Patrick et MONTES, Rosa, *La voix cachée du tiers*. Paris, L'Harmattan, p. 19-41.

CHARAUDEAU, Patrick. (2005). *Les médias et l'information. L'impossible transparence*. Bruxelles, De Boeck.

CHARAUDEAU, Patrick (2007). "Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux", in BOYER, Henri. *Stéréotypage, stéréotypes, Langue(s), Discours*. Paris, L'Harmattan, p. 49-63.

CHARAUDEAU, Patrick (2009). "Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière", in CHARAUDEAU, Patrick. *Identités sociales et discursives du sujet parlant*. Paris, L'Harmattan, p. 15-28.

FISKE, S. T. & TAYLOR, S.E. (1991) *Social cognition*. Nova York, Mac Graw Hill.

FLORENCIO, Renata Aparecida Toledo. *O ano do Brasil na França: um estudo da construção linguístico-discursiva do estereótipo*. Tese de Doutorado, Programa de pós-graduação em Estudos Linguísticos da Faculdade de Letras da Universidade Federal de Minas Gerais, Brasil, 2011, p. 210.

GALATANU, Olga (2007). “**Pour une approche sémantico-discursive du stéréotype** à l’interface de la sémantique théorique et de l’analyse du discours” in: BOYER, Henri (sous la direction de) *Stéréotypage, stéréotypes: fonctionnements ordinaires et mises en scènes*. Paris, L’Harmattan, p. 89-100.

GALINARI, Melliandro (2007) “As emoções no processo argumentativo”, in MACHADO, Ida Lucia, MENEZES, William, MENDES, Emilia. *As emoções no discurso*. Rio de Janeiro, Lucerna, p. 221-239.

GARAND, Dominique (2008). “Propositions méthodologiques pour l’étude de la polémique” in HAYWARD, Annette & Dominique GARAND (éds.) *Etats du polémique*, Montréal, Nota Bene, p. 211-268.

HALL, Stuart (1992). “**The question of cultural identity**” in HALL, S., HELD, D., MCGREW, T. *Modernity and its futures*. Politic Press/Open University Press.

HALPERN, Catherine (2009) (coordonné par) *Identité(s) – L’individu, le groupe, la société*. Auxerre, Editions Sciences Humaines.

MACHADO, Ida Lucia (2007). “**La même représentation stéréotypée de la prostituée** dans le discours de Maupassant (France) et dans celui de Chico Buarque (Brésil): étude de cas dans l’optique de l’analyse du discours” in BOYER, Henri ( ) *Stéréotypage, stéréotypes, Langue(s), Discours*. Paris, L’Harmattan, p. 133-139.

LIPMANN, Walter (1922). *Public Opinion*, New York, Free Press Paperbacks.

MACHADO, Ida Lucia (2011). “*Storytelling*, uma nova moda de Comunicação/persuasão?” in EMEDIATO, Wander & LARA, Gláucia, *Análises do Discurso hoje*, volume 4. Rio de Janeiro, Lucerna, p. 165-175.

MACHADO, Ida Lucia (2011). “A construção de “vozes” reveladoras de uma dada sociedade e de suas práticas discursivas” in: DAHLET-BRAUN, Véronique, *Ciências da Linguagem e didática de línguas*. São Paulo, Humanitas, p. 47-58.

MACHADO, Ida Lucia (2011). “Le rôle du récit de vie dans le discours politique de Lula”, *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 7|2011, mis en ligne le 15 octobre 2011, URL : <http://aad.revues.org/1166>